CRITIQUE CD. Samuel Mariño : LUMINA. Haendel, Hahn, Liszt, Gounod, Schubert, Canteloube, Dvorak, R. Strauss… Covent Garden Sinfonia / Ben Palmer, direction – 1 cd Decca classics, 2024

Connu et justement applaudi pour ses nombreuses participations aux programmes et productions de Château de Versailles Spectacles (entre autres dans des joutes vocales pyrotechniques mémorables), le sopraniste vénézuélien né à Caracas en 1993, SAMUEL MARIÑO, trentenaire, ose ici un cd particulièrement intime et personnel (intitulé « *LUMINA*«) qui est jalonné d'airs choisis par goût moins par affinité à sa voix. DECCA classics lui permet ainsi de réaliser (pour son 2è album sous sa marque) une carte de visite totalement spécifique qui met en avant la douceur d'un timbre taillé pour les aigus

angéliques et célestes… avec une couleur plus lyrique.

Jouant sur la confusion des genres, assumant sa féminité naturelle, le sopraniste chante les rôles féminins de l'opéra et du répertoire romantiques : le traitement esthétique du visuel de couverture souligne cette approche particulièrement fouillée ; l'artiste paraissant dans le style des figures icônes de Pierre et Gilles, dans un aspect colorimétrique et une texture entre la peinture et la photographie, un entre deux, plastic / charnel, qui aurait pu être généré par l'IA générative. La fond et la forme fusionnent ici avec une rare pertinence.



Ainsi, la romance à la lune de Russalka de **Dvořák**, la mélodie envoûtante « Oh quand je dors » de Liszt d'après Hugo, ou

l'Ave maria de **Gounod…** Y paraissent aussi « Morgen » de **Richard Strauss**, ou l'impressionnant « Baïlèro » des Chants d'Auvergne de **Canteloube**. L'éclectisme des époques le dispute à la diversité des styles.
Évidemment, la performance en soi saisit en relevant un défi bien ancré dans la vague du mélange des genres : chanter des airs féminins par un soprano mâle. Naturellement, comme des évidences, les airs baroques coulent de source : « Lascia ch'io pianga » de Rinaldo, et « Ombra mai fu » de Serse, de **Haendel**, comme ceux qui exigent longueur de souffle, legato, volutes aériennes (Dvorak, Canteloube, sans omettre Vocalise de Rachmaninoff…)



Le côté éthéré est d'autant plus accentué dans une prise de son souvent distanciée, aux équilibres voix / orchestre que ne permettrait pas les conditions habituelles d'un concert en salle. Voilà qui accrédite davantage le programme de ce disque à part. Enregistré avec le chef d'orchestre **Ben Palmer**, le **Covent Garden Sinfonia** et le pianiste **Jonathan Ware** (R. Strauss), l'album cultive essentiellement les séquences extatiques voire languissantes, avec côté orchestre et piano, une efficacité expressive, indiscutable.
Pour autant jouant plus sur la ligne éthérée que l'expressivité du texte, pourtant primordial dans les lieder (Schubert, R Strauss) comme les airs français (Hahn, Liszt) ; c'est surtout dans l'Hymne à l'amour que le sopraniste montre ses limites dans un texte inexistant, un français inaudible et un style trop sophistiqué, qui sonne artificiel.
Le dernier épisode donne le ton juste de l'album : **Vocalise** de **Rachmaninoff** ; sans texte, le chant déploie une ligne vocale d'essence instrumentale qui accordée avec l'équilibre sonore

des cordes mesurées, ouvre réellement une perspective surprenante, d'autant plus troublante que le genre de ce chant angélique pour le coup, reste indéterminé, d'un bout à l'autre des 5 mn.

CRITIQUE CD. Samuel Mariño : LUMINA. Haendel, Hahn, Liszt, Gounod, Schubert, Canteloube, Dvorak, R. Strauss… Covent Garden Sinfonia / Ben Palmer, direction – 1 cd Decca classics – enregistré en oct et déc 2024. PLUS D'INFOS : https://www.deccaclassics.com/en/artists/samuel-marino/news/decca-classics-announces-lumina-the-new-album-from-male-soprano-samuel-mario-275945


SAMUEL
MARIÑO
LUMINA
DECCA

CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, « Mythique égérie du piano français » : De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy, œuvres pour piano. Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics, 2020 – 2021)

Passionnant programme que celui édité par le label du CIAR (Centre International Albert Roussel) : ainsi se dévoile dans son ampleur et une curiosité aiguë pour l'écriture de son temps, la pianiste (et compositrice), Blanche Selva (1884 – 1942).

Jalousée, la jeune Blanche adolescente, pianiste déjà hyperdouée, démissionne du Conservatoire de Paris (et de la classe d'Alphonse Duvernois) en juin 1896 (12 ans) et rejoint Genève avec ses parents, y donnant ses premiers grands concerts publiques. Elle travaille ensuite avec **D'Indy** (1899)

qu'elle admire particulièrement après avoir découvert au concert sa Symphonie sur un chant montagnard français (janv 1898). A 18 ans, Blanche devenait professeur dans l'école fondée à Paris par D'Indy et son maître Franck, la Schola Cantorum.
Pédagogue, compositrice, excellente pianiste, Blanche Selva fut une muscienne de premier plan, personnalité avisée, au goût et au conseils sûrs donc recherchés. Elle jouait régulièrement Bach (cf son intégrale de déc 1903 à mai 1904), Beethoven (cf sa quasi intégrale en 1920), Franck et D'Indy, tout en tenant salon rue de Varenne (les dimanches) que fréquentaient Franck, Albéniz, Castéra, Dukas, Roussel, Séverac… Technicienne surdouée et d'une exceptionnelle culture musicale, Blanche créée les nouvelle œuvres de Fauré, Albéniz, Dukas, Enesco, Schmitt, et évidemment d'Indy (Sonate en mi, 1907) et de Roussel.



C'est surtout donc naturellement l'interprète d'exception que célèbre ici le cycle des œuvres choisies, sous les doigts éloquents de la pianiste Diane Andersen, soit un parcours de plusieurs pièces dont l'interprète sait exprimer toute l'activité poétique autant que le potentiel dramatique : l'inspiration stambouliote authentique et avérée de la suite « **Stamboul** » **de Pierre de Bréville** (1896), en 4 séquences, denses et vaporeuses, nerveuses et contrastées, furieuses et évanescentes à la fois, à l'exotisme aussi raffiné et suggestif que Saint-Saëns ; le Nocturne n°2 de **Ropartz** de 1916 (dédié à Blanche) ; Fête béarnaise de Cécile **Gauthiez** (1921), elle-même élève de Blanche; Tombeau de Du Fault (1923) de **Georges Migot**, claire

référence et hommage en 3 parties, à l'activité improvisée des luthistes de la Renaissance. Les partitions de Pierre de Bréville et de Cécile Gauthier sont réalisées en première mondiale.

Enfin, l'album évoque la relation privilégiée avec **D'Indy** dont Thème varié, fugue et chanson de 1925 (en 3 parties) referme l'étonnant parcours pianistique. D'Indy y réactualise le modèle beethovénien, en particulier dans les 7 variations initiales du premier mouvement (Thème varié), avec une tension maîtrisée.

L'éclectisme du programme trouve en réalité une cohésion profonde dans l'absence de limites, soit une diversité assumée qui témoigne du tempérament initiateur de Blanche Selva : le foisonnement des styles et cet amour de la création (jouer des œuvres contemporaines) semblent être le sel et le miel d'une femme musicienne à la sensibilité unique, l'exceptionnel interprète dont d'Indy louait la couleur et la justesse du sentiment. Le présent album le démontre sans faille. De surcroît remarquablement édité (avec un livret et des notices parfaitement documentés).

CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, Mythique égérie du

piano français : De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy, œuvres pour piano. Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics) – cycle enregistré en 2020 et 2021. Collection du Festival International Albert Roussel.
CLIC de CLASSIQUENEWS été 2025

LIRE aussi notre annonce du **CD BLANCHE SELVA, Mythique égérie du piano français** : De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy, œuvres pour piano. Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics) : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-hommage-a-blanche-selva-1884-1942-mythique-egerie-du-piano-francais-de-breville-ropartz-gauthiez-migot-dindy-diane-andersen-piano-1-cd-ciar/

Précédent cd BLANCHE SELVA édité chez CIAR classics

CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, transcriptions pour piano (Franck, D'Indy, Séverac) – Christophe Petit, piano – 1 cd CIAR classics :

https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-blanche-selva-transcriptions-pour-piano-franck-dindy-severac-christophe-petit-piano-1-cd-ciar-classics/

> *CRITIQUE CD, événement. BLANCHE SELVA, transcriptions pour piano (Franck, D'Indy, Séverac) – Christophe Petit, piano – 1 cd CIAR classics.*

Voilà un programme qui tout en dévoilant le talent créatif de la compositrice Blanche Selva (1884-1942), indique dans ses choix les filiations oubliées : Blanche Selva demeure une interprète particulièrement inspirée de D'Indy ; œuvra pour la diffusion de Franck ; s'imposa comme « l'alter ego » de Séverac. A travers ses transcriptions, s'affirme une pianiste virtuose qui a compris les enjeux expressifs et techniques, poétiques voire philosophiques de chaque écriture à sa source; pour chaque pièce transcrite, Selva, parfaite élève de la Schola Cantorum, mesure, commente, sublime : d'autant que chaque morceau (ou cycle) sont les pièces ultimes de leur auteur…

_____

CRITIQUE CD événement. RAMEAU

: Platée. M. Vidal, M. Lys, A. Duhamel… La Chapelle Harmonique, Valentin Tournet (direction) – 1 CD Château de Versailles Spectacles (juin 2025)

L’enregistrement de *Platée* par Valentin Tournet et La Chapelle Harmonique pour le label Château de Versailles Spectacles est bien plus qu’un disque : c’est une expérience théâtrale et musicale électrisante. Créée en 1745 à Versailles pour le mariage du Dauphin, cette « comédie lyrique » de Rameau mêle satire, émotion et virtuosité dans une partition d’une inventivité folle. Valentin Tournet, poursuivant son Intégrale Rameau entamée avec *Les Indes galantes* et *Les Paladins*, signe ici son projet le plus abouti – une interprétation qui conjugue énergie juvénile et profondeur historique.

Valentin Tournet insuffle à la partition une verve incandescente, avec des *tempi* audacieux : les danses (*chaconne, menuets*) sont enlevées avec une précision rythmique étourdissante, tandis que “l’orage” du premier acte explose en contrastes dramatiques. Sa Chapelle Harmonique révèle des détails inouïs – croassements des bassons, *pizzicati* malicieux des cordes, éclats de trompettes – soulignant l’humour et la

cruauté du livret. Valentin Tournet, ancien chanteur, crée un dialogue parfait entre l'orchestre et les solistes, notamment dans les scènes folles où chœurs et solistes s'entremêlent (ex: le *charivari* des batraciens.



Dans le rôle-titre, **Mathias Vidal** livre une performance anthologique. Son interprétation allie le grotesque et l'émotion, grâce à sa voix agile, passant de la vanité coquette (« *Que ce séjour est agréable* ») au désespoir déchirant (« *Jupiter, mes cris sont superflus*«), et un *lamento* final qui glacera votre sang. Chaque mot du livret est ciselé, amplifiant la satire sociale (ridicule des dieux, illusion amoureuse). Dans le personnage de La Folie, la soprano suisse **Marie Lys** capte l'oreille dans l'air « *Aux langueurs d'Apollon*« , avec des aigus stratosphériques et des graves charnus, rares dans ce rôle. **Zachary Wilder** (Thespis/Mercure) fusionne élégance et roublardise, notamment dans les récits narratifs du *Prologue*, tandis qu'**Alexandre Duhamel** campe un Jupiter autoritaire et drôle, malgré la brièveté de son air – son timbre de baryton noble contraste savoureusement avec la voix de Vidal. Dans les rôles secondaires, **Juliette Mey** (Junon) est une Junon furibonde et captivante (« *Haine, dépit, jalouse rage*«), **Cécile Achille** (Clarine/L'Amour) apporte une fraîcheur délicate à Clarine, rôle ingrat mais crucial, tandis que **David Witczak** impose un Cithéron paternel et solide, pilier moral de l'intrigue. Seul **Cyril Costanzo** (Momus), visiblement indisposé lors de l'enregistrement, peine à égaler ce plateau.

L'enregistrement qui s'est fait dans le cadre de l'**Opéra Royal de Versailles** (lieu hautement symbolique !) exploite l'acoustique légendaire de la salle. Les chœurs (***Collegium***

Vocale 1704) semblent surgir des balcons, créant un effet spatialisant. Les bois et les percussions (timbales, tambourins) sont d'une clarté cristalline, révélant l'orchestration visionnaire de Rameau. Après Minkowski et Christie, Tournet s'impose comme le nouveau *messie* de Rameau, avec une approche cependant moins outrée que ses illustres prédécesseurs.

CD disponible sur le site de Château de Versailles Spectacles (CVS 153). Durée : 137'47

CRITIQUE CD événement. PHILIDOR : Ernelinde, Princesse de Norvège. J. van Wanroij, R. van Mechelen, M.

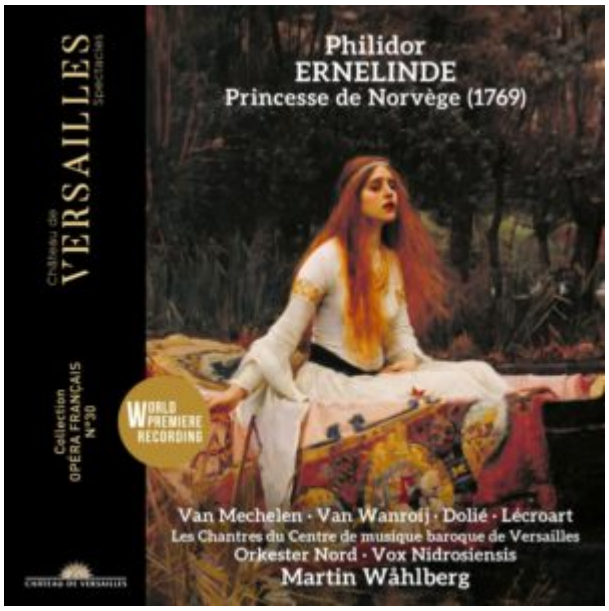
Lécroart, T. Dolié… Orkester Nord, Mark Walhberg (direction) – 1 CD Château de Versailles Spectacles (juin 2025)

La parution chez Château de Versailles Spectacles (CVS) d'*Ernelinde, princesse de Norvège* marque un événement capital dans l'histoire de la musique baroque. Composée en 1767 par François-André Danican Philidor – mieux connu de son vivant comme prodige des échecs que comme compositeur – cette tragédie lyrique n'avait plus été entendue depuis sa dernière représentation en 1777. Œuvre charnière, elle comble le fossé entre Rameau (*Les Boréades*, 1764) et Gluck (*Iphigénie en Aulide*, 1774), incarnant une audacieuse fusion des styles français et italien qui annonce la réforme de l'opéra. Le livret d'Antoine Poinsinet, inspiré d'une légende scandinave médiévale, transporte l'action à Trondheim (alias Nidrosie, où le concert a été donné… et l'enregistrement réalisé !), rompant avec la tradition mythologique pour plonger dans un univers de guerres Vikings, d'honneur et de passions déchirantes.

Commandée par les directeurs de l'Académie Royale de Musique pour revitaliser l'institution, *Ernelinde* fut un coup de

théâtre : Philidor, alors *star* de l'opéra-comique (*Tom Jones*, 1765), osa une tragédie en trois actes – contre cinq habituellement –, supprima prologue et divinités, et y insuffla un souffle italianisant révolutionnaire. L'*Ouverture*, pastiche audacieux d'*Orfeo ed Euridice* de Gluck (composé seulement trois ans plus tôt), scandalisa par son modernisme. Philidor puise chez Pergolèse, Haendel et l'école de Mannheim, tout en conservant des codes français : divertissements chorégraphiques, récitatifs sobres et choeurs monumentaux évoquant déjà la Révolution. L'œuvre, d'abord accueillie fraîchement, connut plusieurs remaniements (dont la version de 1769 enregistrée ici) avant de tomber dans l'oubli.

Sous la direction énergique de **Martin Wåhlberg**, l'**Orkester Nord** (orchestre norvégien sur instruments d'époque) et les **Chantres du Centre de Musique Baroque de Versailles** (CMBV), joints au choeur **Vox Nidrosiensis** (de Trondheim), restituent la partition avec une vitalité qui emporte l'adhésion. L'orchestre déploie des couleurs saisissantes : cuivres guerriers, percussions dramatiques, et bassons rugissants soulignent le caractère *Sturm und Drang* de l'œuvre. Les choeurs, traités comme un personnage à part entière, alternent prières subtiles (*Dieu des combats*) et explosions martiales (*Jurez sur vos glaives sanglants*) avec une précision idiomatique. La réalisation du *continuo* (clavecin, violoncelles, contrebasse) respecte les pratiques documentées de l'Académie de 1767, offrant un accompagnement riche et nuancé aux récits.



La distribution réunie ici s'avère enthousiasmante, à commencer par le rôle-titre incarné par la soprano néerlandaise **Judith van Wanroij** (Ernelinde), princesse déchirée entre amour filial et passion avec une noblesse de timbre et une intensité dramatique remarquables. Son monologue halluciné de l'acte II (« *Oui, je cède au coup qui m'accable* ») et l'air « *Cher objet d'une tendre flamme* » sont des sommets d'expression lyrique. De son côté, **Reinoud Van Mechelen** (Sandomir) combine vaillance et grâce dans un rôle exigeant, passant des vocalises étincelantes de « *Viens, tendre amour* » (*finale*) à la fureur de *Tyran cruel* avec une agilité virtuose. **Matthieu Lécroart** interprète un Ricimer volcanique et charismatique, let impressionne avec son air de fureur « *Transports, tourments jaloux* » (acte II), modèle de déclamation noble et de puissance projetée. Sa voix sombre et égale magnifie ce « méchant » complexe. **Thomas Dolié** (Rodoald) et les rôles secondaires (**Jehanne Amzal** et **Clément Debieuvre**) apportent une présence vocale et dramatique irréprochable, notamment dans les ariettes proches de l'opéra-bouffe italien.

Ce disque (2 CD, CVS161) n'est pas seulement une réussite artistique, c'est aussi et surtout un jalon historique. Il révèle Philidor comme un précurseur de Gluck, dont la réforme semble ici déjà accomplie. La vitalité du jeu de l'Orkester Nord, alliée à l'expertise des Chantres du CMBV et à des solistes inspirés, rend justice à une partition visionnaire où se mêlent fureur guerrière, tendresse et désespoir. Pour les amateurs de baroque français, les passionnés d'opéra méconnu, ou les simples curieux en quête d'aventure musicale, *Ernelinde* est une découverte essentielle – la preuve que les chefs-d'œuvre oubliés méritent parfois plus qu'une exhumation : une résurrection triomphale !



CD disponible sur le site de la Boutique **Château de Versailles Spectacles** (CVS161). Durée : 138’22

CRITIQUE CD événement. RAMEAU / BAILLEUX : Pigmalion. Mathias Vidal, Catherine Trottmann, Apolline Raï-Wesrphal… Il Caravaggio, Camille Delaforge (direction) – 1 CD Château de Versailles

Spectacles (mai 2025)

Ce nouvel enregistrement du label Château de Versailles Spectacles réunit deux joyaux du XVIII^e^ siècle français autour du mythe de *Pigmalion*. L'acte de ballet de Jean-Philippe Rameau (1748) – considéré comme son œuvre la plus parfaite dans ce format – est associé à la *cantatille* inédite d'Antoine Bailleux (c. 1760), compositeur énigmatique dont la postérité n'avait retenu que quelques pièces de chambre. Sous la direction visionnaire de Camille Delaforge, placée à la tête de son ensemble *Il Caravaggio*, cet album transcende l'exercice de restitution pour devenir une méditation sur l'acte créateur, où la frontière entre l'inerte et le vivant s'estompe.

Camille Delaforge approche ces partitions avec une double casquette d'archéologue et d'architecte. Sa reconstruction de l'œuvre de Bailleux relève de l'enquête musicologique, tant les sources étaient fragmentaires. Elle comble les lacunes avec une rigueur historiquement informée tout en assumant des choix interprétatifs audacieux. Chez Rameau, elle cisèle la matière orchestrale avec une richesse exceptionnelle : les contrastes dynamiques (comme le crescendo précédant *« D'où naissent ces accords ? »*), les échos spatialisés dans *« L'Entrée du peuple »*, ou les ornements des danses finales révèlent une compréhension organique de la partition. L'ouvrage de Bailleux, composé vers 1760, témoigne de l'influence durable de la Querelle des Bouffons en France. Son écriture lyrique – fluide et directe – contraste avec la complexité harmonique de Rameau. Le récit tragique (Pigmalion échouant à animer sa statue) est porté par **Catherine Trottmann**

avec une dramaturgie sobre et poignante. Le traitement orchestral (cordes enveloppantes, basse continue dépouillée) préfigure le classicisme naissant.

Son ensemble ***Il Caravaggio*** (fondé en 2017) fait preuve d'une énergie juvénile maîtrisée – alliant la vitalité rythmique des tambourins à la délicatesse des sarabandes – tout en cultivant des couleurs typiquement ramistes : bois chantants, cordes grainées et *continuo* inventif (théorbe et clavecin en dialogue).



L'équipe vocale incarne avec brio la métamorphose du mythe, à commencer par **Mathias Vidal** (Pigmalion) qui livre une magnifique performance. Son *« Fatal amour, cruel vainqueur »* fuse comme une plainte sculptée dans le marbre, où chaque mot est travaillé en orfèvre. Son *vibrato* ultra-contrôlé et sa capacité à traverser les vocalises de *« Règne, Amour »* sans effort apparent font de lui l'interprète idéal du rôle. Catherine Trottmann campe un Amour espiègle chez Rameau (*« Jeux et ris »* pétillant de malice), puis incarne chez Bailleux la narratrice tragique d'un *« Air. Amour, quelle cruelle flamme »* aux accents déjà "grétryens". Son timbre cristallin et sa diction parfaite servent deux siècles de style. Le Chœur de l'Opéra Royal impose une présence monumentale dans *« L'Amour triomphe »*, alliant rigueur polyphonique et engagement dramatique.

L'enregistrement (réalisé du 23 au 25 octobre 2024 dans l'acoustique de l'Opéra Royal) est un modèle du genre : équilibre entre les pupitres restitue la transparence baroque sans sacrifier la rondeur des basses, tandis que la spatialisation permet d'entendre les dialogues entre le

continuo et les vents, ou les échos entre groupes instrumentaux. Et l'extrait final du *Mariage forcé* de Lully (interprété par **Apolline Raï-Westphal**) offre une respiration apaisante après l'intensité des deux Pigmalion.

Plus qu'une simple juxtaposition d'œuvres, ce disque construit un dialogue transgénérationnel. Delaforge y affirme sa vision : sculpter le son comme matériau vivant. Si l'interprétation du Rameau surclasse nombre de versions antérieures par son intelligence dramatique et son éloquence, la résurrection de Bailleux consacre *Il Caravaggio* comme ensemble passeur de répertoires oubliés. Un album qui redonne vie au marbre musical, littéralement touché par la merveilleuse baguette de Camille Delaforge !



CD disponible sur le site de Château de Versailles Spectacles (CVS 182). Durée : 55'29

CD événement, annonce. La Reine HORTENSE, compositrice et son temps. La nouvelle Athènes à Malmaison (1 cd Paraty, mai 2024, Bois-Préau)

Sous l’Empire à Malmaison (le château de sa mère Joséphine) puis à Arenenberg où elle dut s’exiler après 1814, Hortense de Beauharnais (1783 – 1837), épouse de Louis Bonaparte favorisa une esthétique néo classique nourrie d’élégance et de pudeur poétique, dans le sillon de sa mère, elle-même protectrice des arts. Le cd édité par le label Paraty records dévoile la personnalité, le goût, la fibre créatrice de la Reine Hortense (mère du futur Napoléon III), elle-même compositrice de pas moins de 150 romances.



L'enregistrement profite d'un partenariat du festival de Pentecôte à Malmaison avec « La Nouvelle Athènes », centre de pianos romantiques qui a fourni ici les instruments historiques (piano carré Erard de 1806; piano Rosenberger de 1825)…
L'art délicat des passions amoureuses, ciselé sur les claviers d'époque auxquels se joignent les équilibres sonores aussi fragiles et ténues de la guitare romantique Giovanni ou de la harpe Naderman de 1815, entre autres, se révèle particulièrement convaincant, servi par des interprètes idéalement engagés dont les chanteuses Clara Hugo (soprano), Coline Dutilleul (mezzo-soprano), le ténor Daniel Thomson… voix cristallines et intenses taillées pour le raffinement intérieur des romances d'Hortense et de ses contemporains.
L'art du salon aristocratique où le jeu chambriste et le chant délicatement déclamé aiguisent l'interprétation du sentiment en musique, se déploie naturellement dans un programme qui évoque aux côtés des créations d'Hortense, – digne héritière de la mélomanie aiguë de sa mère, l'impératrice Joséphine, les compositeurs qui ont gravité alors autour de leur protectrice et… consœur : en témoignent ainsi cette riche collection de 18 morceaux, les airs et romances de Gatayes, Paisiello, Bellini, Sterkel, … les pièces pour piano seul d'Onslow, Louis Adam, Dussek. Ce premier romantisme français du début du XIXè paraît sans fard dans cette lecture historiquement informée : toutes les nuances, l'art de faire chanter l'instrument, les charmes d'une déclamation proche du texte, soucieuse d'introspection et de sincérité, à 1000 lieux de toute virtuosité artificielle, s'affirment ainsi comme les caractères du bon goût. Un goût qui est autant musical que poétique et littéraire. Couplés avec l'élégance et la finesse spécifiquement française, ce sont autant d'arguments qui

réalisent une remarquable évocation de l’art musical au temps de la Reine Hortense.

_____

CD événement, annonce. La Reine HORTENSE, compositrice et son temps. La nouvelle Athènes à Malmaison (1 cd **Paraty**, mai 2024, Bois-Préau) – **CLIC de CLASSIQUENEWS** été 2025 – critique complète à venir sur classiquenews.

Plus d’infos sur le site du label **PARATY RECORDS** : https://paraty.fr/portfolio/hortense/

_____

CRITIQUE, Livre. Gérard Desbois : Les femmes de Puccini, « De la courtisane à l’héroïne » (Éditions du

Panthéon)

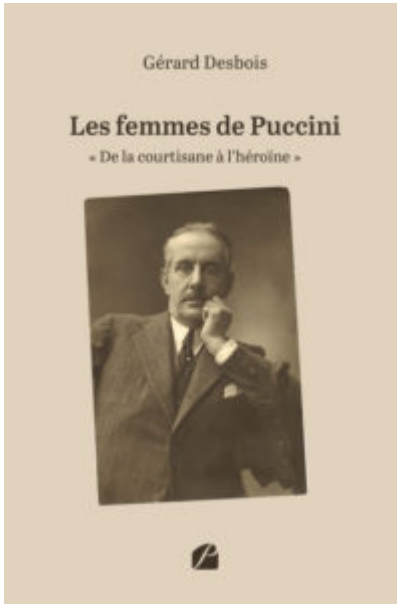
A l’appui des 10 000 lettres de la très riche correspondance épistolaire laissée par Puccini, l’auteur propose dans ce court essai, la découverte de ses opéras, à travers le portrait de leurs héroïnes respectives… Fidelia / Tigrana, Manon, Mimi / Musetta, Floria Tosca, Cio-Cio-San / Butterfly, Minnie,Turandot / Liu… une constellation de portraits de femmes aussi captivante que surprenante, le compositeur révélant une véritable tendresse pour la psychologie féminine.

« Je ne peux composer qu’en étant amoureux » a déclaré Giacomo Puccini. L’intérêt de l’approche est donc de mettre en relation la vie amoureuse de Puccini et chacune des femmes dont il conçoit le portrait musical dans chacun de ses ouvrages.

L’homme aime sa retraite de Torre del Lago où il compose dans un calme recherché (entre deux parties de chasse ou de pêche…). Un havre favorable à l’inspiration, loin des assauts de son épouse, exclusive, étouffante, vindicative, et très jalouse : Elvira (épousée en février 1904, quelques semaines après la création – désastreuse de Tosca à Milan, préambule à la reprise à Brescia en mai qui suscitera un immense triomphe, jamais démenti depuis).

La composition est très étroitement liée à un désir constant de séduire et de plaire, de posséder et de collectionner : Puccini fut un homme volage épris de passion tout au long de sa vie, accumulant les aventures, certaines plus longues que d'autres. Les femmes de Puccini sont autant ses créations lyriques, personnages hautes en couleurs et forts tempéraments à quelques exceptions près, que les sirènes réelles qu'il croisa dans la vie : entre autres l'étudiante Corinna (« Cori », à l'époque de la composition de Tosca, rencontrée avant son mariage avec Elvira), la jeune baronne Josephine Von Stengel… sans omettre Sybille Seligman, confidente des heures les plus douloureuses d'une vie tourmentée et impétueuse, dramatique même comme en témoignent les événements de 1909 qui aurait conduit l'épouse en prison si Giacomo n'avait pas payé pour lui éviter l'incarcération.

A part, Minnie, héroïne singulière de La Fanciula del West, est ici l'objet d'une enquête rapportée qui dévoile celle qui en fut l'inspiratrice, la jeune « Giulia », fille de Domenico Manfredi qui gérait un bar sur pilotis au bord du lac de Torre del Lago… Une jeune femme très à part, dans la vie de Puccini et dont le texte rétablit la juste place.



L'auteur évoque très brièvement le contexte social dans lequel Puccini continue de réformer considérablement le genre opératique ; face à l'incompréhension voire la méfiance de ses voisins immédiats qui lui reprochent son indifférence aux événements géopolitiques, le compositeur quitte Torre de Lago pour Viareggio après la guerre (1919) ; … avant que ne surgisse et se précise la nouvelle figure lyrique et dramatique de la fin : la princesse chinoise Turandot d'après Gozzi et selon l'adaptation de Schiller. Un nouveau portrait de femme, conçu par un Puccini sexagénaire qui s'amourache à

nouveau de la jeune soprano allemande Rose Ader, son dernier amour…

L'auteur avait réellement besoin d'être amoureux pour écrire et composer. A travers la galerie de portraits ainsi restituée, c'est bien une quête éperdue de l'amour qui anime Puccini, une passion jamais éteinte dont témoignent à présent les mille et une figures de femmes que le génie italien a ciselées dans son œuvre aussi intime et juste que bouleversante et spectaculaire.

CRITIQUE, Livre. Gérard Desbois : Les femmes de Puccini, « De la courtisane à l'héroïne » (Éditions du Panthéon)

L'AUTEUR
Médecin psychiatre retraité, le docteur Gérard Desbois est membre de l'Association Dante Alighieri, passionné par la culture, l'opéra, l'histoire et la littérature des auteurs classiques italiens.
Avec « Les femmes de Puccini », il poursuit son itinéraire italien après la poésie vivante d'Alda Merini (Éditions Vérone, 2019), le tragique destin d'Antonia Pozzi et sa verve poétique si émouvante (« Une vie brève, une vie de génie », Éditions du Panthéon, 2020) et deux hautes figures du Moyen Âge, rebelles envers le pouvoir (« La reine Jeanne de Naples et Catherine de Sienne », Éditions du Panthéon, 2023).

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur Éditions du Panthéon : https://www.editions-pantheon.fr/catalogue/les-femmes-de-puccini/

CD événement, annonce. Hommage à BLANCHE SELVA (1884 – 1942) : mythique égérie du piano français. De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy… Diane Andersen, piano (1 cd CIAR classics – collection du Festival international Albert Roussel)

Blanche Selva (1884 – 1942), pianiste exceptionnellement précoce ressuscite ici sous les doigts coloristes, impressionnistes de Diane Andersen. Le programme édité par le label du Festival International Albert Roussel (CIAR, pour « Centre International Albert Roussel) souligne les pièces qui lui furent dédiées ; elles manifestent une atmosphère d'admiration artistique : dans

son salon de la rue de Varenne, la pianiste admirable, devenue proche de D’indy, et estimée des plus grands, reçoit les créateurs majeurs de son temps : Roussel, Albéniz, Castéra, Dukas, Le Flem, Séverac… . et bien sûr D’indy.

Blanche reçut le choc de sa *Symphonie sur un chant montagnard* (écoutée à Genève en 1898). Devenue son élève et une proche, Blanche joua principalement les œuvres de son maître et de ses disciples aux côtés des anciens adulés tout autant (Bach, Beethoven et évidemment Franck…). A 18 ans, en 1902, D’Indy la nomma professeure de piano à la Schola Cantorum, académie prestigieuse qu’il avait fondée.

La pédagogue renforça le lustre pédagogique et artistique de l’institution parisienne, donnant des concerts fameux : tout Bach (déc 1903-mai 1904), l’intégrale des Sonates de Beethoven en 1920… Sous ses doigts agiles et sa pensée critique, Blanche gagne une reconnaissance unique. Sous ses conseils très justes, Albéniz révise Ibéria, Ropartz modifie ses Chansons de France et Croquis d’été…



Le cd édité par le CIAR évoque la fabuleuse interprète, proche, confidente, double des compositeurs de son époque, car tous, conscient des dons exceptionnels de la technicienne du piano, comme admiratifs du goût et de la culture de l'interprète,estimant aussi la compositrice indiscutable, lui dédient leurs œuvres pour le piano: Dukas, Enesco, D'Ollones, Roussel, Schmitt, Fauré, Magnard, Hüe, … sans omettre D'Indy qui lui dédie sa Sonate en mi, ou Albéniz, son 2è cahier d'Ibéria.

A travers une collection de pièces méconnues, signées **Ropartz, Migot, D'indy** (Thème varié, fugue et chanson de 1925), **Ropartz** (Nocturne n°2), certaines enregistrées en première mondiale (Stamboul de **Pierre de Bréville** de 1895, ou Fête Béarnaise de **Cécile Gauthiez** de 1921) se dévoilent la sensibilité poétique comme l'imaginaire sans limite d'une interprète de premier plan dont l'envergure et la personnalité ont inspiré les plus grands auteurs français…

CD événement, annonce. Hommage à BLANCHE SELVA (1884 – 1942) : mythique égérie du piano français. De Bréville, Ropartz, Gauthiez, Migot, D'Indy… Diane Andersen, piano Steinway – enregistré en déc 2020 et mars, juin 2021 (1 cd CIAR classics – collection du Festival international Albert Roussel) – CLIC de CLASSIQUENEWS été 2025

CD événement, annonce. La DATCHA de CHOSTA. Maxime Desert, alto / Mariane Marchal, piano – Chostakovtich, Pärt, Dessy… (1 cd PARATY records)

Préservé des clameurs urbaines, dans sa datcha de Joukovka, Dimitri Chostakovitch compose en 1975 son ultime œuvre, la Sonate pour alto et piano opus 147. Dans une sérénité recouvrée, le compositeur qui fit de la dissimulation, une forme de recréation permanente, sa cuirasse résiliente vis à vis de la terreur imposée par le régime stalinien, livre

ainsi dans la confidence libératrice, ses pensées les plus intimes et personnelles, tout en dédicaçant dans un acte d'admirable fraternité, sa partition nouvelle à l'altiste Fiodor Droujinine,…

… l'ami et l'interprète fidèle, membre du Quatuor Beethoven, avec lequel il a créé ses propres Quatuors à partir du 10ème. La musique témoigne de leur entente, d'une communion rare entre 2 âmes musiciennes… La datcha est son refuge et l'écrin d'une partition dont la sincérité éblouit. Le défi en est relevé à l'été 2025, pour le label Paraty records, par le duo **Maxime Desert**, alto / **Mariane Marchal**, piano.



Pour compléter une œuvre aussi redoutable qu'irrésistible par sa profondeur et ses aspérités intérieures, il fallait bien le non moins bouleversant « Fratres » d'Arvo Pärt, méditation intemporelle, qui cible et touche de la même façon, l'âme humaine. Enfin, volets contemporains de ce polyptyque musical percutant, la création de Jean-Paul Dessy, « DSCH », hommage vibrant à l'empreinte indélébile de CHOSTA, et « Cette colline » d'Anne Martin qui célèbre la mémoire et l'héritage de l'ami, Fiodor Droujinine.

Programme événement, **CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2025** –

prochaine critique complète sur CLASSIQUENEWS – PLUS D'INFOS directement sur le site du label PARATY RECORDS : https://paraty.fr/portfolio/la-datcha/

CD événement, annonce. La Belle Époque des Geloso : Pénélope Bigazzi et César Geloso : pièces pour piano, mélodies, …1 cd CIAR Centre international Albert Roussel – oct 2024

Le label du CIAR Centre international Albert Roussel sait surprendre et convaincre. Il le démontre dans ce nouvel album de sa très riche collection de perles discographiques (collection du *Festival international Albert Roussel*) – le programme révèle le feu compositionnel en partage entre une mère et son fils, tous deux, au tempérament bien trempé :

Pénélope Bigazzi (1844 – 1914) et son fils, César Geloso (1867 -1960).



La jeune femme exprime dès l'enfance une disposition pour la musique qui saisit tous ses contemporains, avec une flamme sensible d'autant plus précieuse que devenue épouse bourgeoise, Pénélope s'arrêta net de composer, jouant au piano volontiers pour divertir la bonne société des salons… Son génie musical se révèle dans une virtuosité mesurée qui ose et joue sur les contrastes propres à articuler le dramatisme savoureux des airs opératiques ; pensant le piano comme un orchestre, **Pénélope Bigazzi** utilise tout le spectre du clavier : sa transcription de 1861, d'après Un Ballo in Maschera de Verdi, est bel et bien une fantaisie personnelle, qui se laisse submerger par la suprême fantaisie, elle est notée « Capricho para piano » (en espagnol car la compositrice vécut à Madrid) – du reste l'album souligne sa compréhension

profonde des danses ibériques…



Si Pénélope cristallise le goût très Second Empire pour l'éclectisme exotique (l'ibérisme alors en fait partie), son fils **César (Geloso)** né à Bilbao, affirme un naturel inspiré tout aussi personnel, très fin de siècle, d'une exquise et suave élégance : ses pièces pour piano à partir de 1890, ses mélodies (d'après les poèmes de Maurice Rollinat, 1898) ont la volupté aimable et sensible des grands : de Fauré à Massenet – un goût qui mêle intériorité, virtuosité, séduction. Les 24 pièces défendues par Miren Adouani au piano (avec Marie-Hélène Ruscher, mezzo-soprano, entre autres) lèvent le voile sur deux sensibilités musicales de premier plan à l'époque d'Albert Roussel.

Critique complète à venir sur classiquenews – **CLIC de CLASSIQUENEWS été 2025** – 1 cd CIAR Centre international Albert Roussel – enregistré au Pôle culturel du Pays d'Alby – oct 2024. – Visuel de couverture : *Le Balcon* de René François-Xavier Prinet, 1906 – DR
